

Paix et guerre

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 83, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95846ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (2021). Paix et guerre. *L'Inconvénient*, (83), 74–76.

Paix et guerre

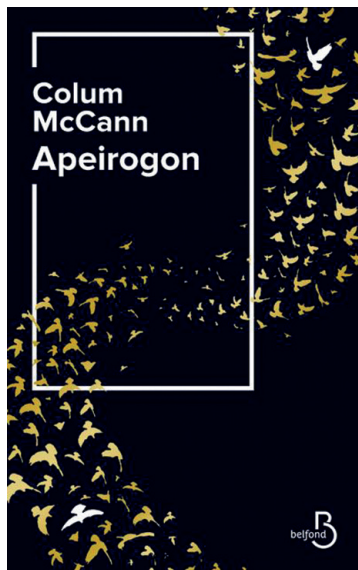
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE **Marie-Andrée Lamontagne**

Que les forts en sciences se lèvent et qu'ils approchent, ils seront servis. Voici un roman ambitieux dont le titre à lui seul, *Apeirogon*, fera déjà crépiter certains circuits de leur cerveau. La guerre est un alliage de calcul et d'émotions portées à leur paroxysme. Peut-elle être géométrie ? L'apeirogon est une figure géométrique qui possède, explique le romancier irlandais Colum McCann, « un nombre dénombrablement infini de côtés ». Aux trois quarts de ce roman fait d'humanisme, de précision et de sagacité, le lecteur non géomètre apprendra que, vu de loin, l'apeirogon ressemble à un cercle ; vu de près, à une minuscule ligne droite. Il comprend alors que l'oscillation permanente entre le détail et l'ensemble qui caractérise ce roman n'est pas seulement affaire de point de vue. Il s'agit de saisir, dans toute sa complexité, la réalité à la fois changeante et atavique d'une société en guerre, en l'occurrence celle de l'État d'Israël, ses Juifs, ses Palestiniens.

L'intrigue d'*Apeirogon* prend appui sur des faits et des personnages attestés. Un jour, en Israël, un père juif et un père palestinien ayant tous deux perdu une enfant sont devenus amis, plus encore : « frères » et militants pour la paix. Le premier s'appelle Rami Elhanan. Il a aujourd'hui soixante-dix ans. Fils d'un survivant de la Shoah émigré en Israël, il a servi dans l'armée au moment de la guerre du Yom Kippour. Sa fille, Smadar, était âgée de treize ans quand

trois terroristes du Hamas se sont fait exploser dans la foule, au centre de Jérusalem, où elle se trouvait ce jour-là avec ses copines. Le second s'appelle Bassam Aramin. Il a cinquante-deux ans. Palestinien et musulman, il a grandi dans les Territoires occupés. À douze ans, il a été chassé, avec sa famille, de la grotte confortable qui était leur maison, près d'Hébron. À dix-sept ans, il lance des pierres sur les soldats. Il est arrêté. Il séjournera sept années en prison, battu, torturé, imprégné de la haine du Juif, tout en se persuadant de la nécessité de bien connaître son ennemi, sa langue, ses motivations, pour mieux l'anéantir le moment venu. Quand il en sort, il se marie, fonde une famille, poursuit ses études jusqu'à l'université. Plus tard encore, il obtiendra une bourse pour aller étudier en Angleterre, et son mémoire portera sur l'Holocauste. Dans l'intervalle, la tragédie. Sa fille, Abir, avait dix ans quand un très jeune soldat israélien lui a tiré une balle dans la nuque, non loin de la cour de l'école, à l'heure de la récréation. Elle venait de s'acheter des bonbons au magasin et s'apprêtait à retourner en classe.

Aujourd'hui Rami Elhanan et Bassam Aramin codirigent, en Israël, une association appelée Le Cercle des parents. Elle regroupe des parents endeuillés, tant palestiniens que juifs, qui ont perdu un enfant au cours du conflit et ont décidé de se faire combattants pour la paix. Combattants : l'âpreté du mot est à l'image du conflit.



Apeirogen raconte leur histoire, sous une forme littéraire hybride où l'invention romanesque rivalise avec la fidélité aux faits et à la vérité de chacun. Le roman intègre ainsi le verbatim du témoignage donné par les deux hommes réunis sur scène au cours de conférences en Israël et à l'étranger ; ou encore des extraits des sketches humoristiques de l'auteur israélien Etgar Keretz dans lesquels, tout Juif qu'il est, il ironise sur le statut de victime historique dévoyé en privilège – ces éléments textuels repris, est-il précisé, avec l'accord des protagonistes. Le lecteur est conduit là sur le terrain des faits. Cependant, la mise en garde que Colum McCann lui sert

d'emblée est tout aussi précise : ceci est une œuvre de fiction, tout y est inventé, lieux, faits, noms, propos, y compris ceux tenus par les personnages historiques. Dans sa traduction française, la mise en garde fait neuf lignes bien comptées, c'est dire sa volonté de décourager tout amalgame. Le paradoxe n'est qu'apparent. Il renvoie à ce qui est constitutif de la littérature de fiction : s'emparer du réel, le transformer et opposer au réel initial le réel de surcroît qu'il a lui-même engendré, à son corps défendant, par la puissance du romancier.

Et quelle puissance ! Loin des exhortations vertueuses à la paix, le roman avance comme une machine de guerre lancée contre un conflit séculaire, devenu, lui, l'ennemi à vaincre, non les belligérants eux-mêmes. Les Juifs israéliens, victimes d'hier, n'en cessent pas moins d'être des victimes pour être devenus les bourreaux d'aujourd'hui. Les Palestiniens, aux organisations terroristes corrompues et financées en sous-main par l'Iran, n'en ont pas moins été spoliés de leurs terres, celles-ci à l'origine (mais où se situe l'origine dans cette histoire ?) cultivées à des degrés variables, avancent certains, des terres qui leur appartenaient néanmoins et sont maintenant occupées par les colons juifs. Shoah contre Nakba. Démocratie contre autocratie. Populisme des urnes contre Intifada de lanceurs de pierres. Pour que la réalité cesse d'être binaire, Colum McCann s'emploie à la pulvériser en autant de petits éclats porteurs de sens et de savoirs.

C'est ainsi que le lecteur ne peut plus ignorer de quels matériaux est fabriquée une balle en caoutchouc ou la nature des nombres amicaux en mathématiques. De même, l'attitude du prophète Jean-Baptiste qui regarde droit

dans les yeux ceux venus le décapiter dans sa cellule sur l'ordre d'un Hérode désireux de complaire à Salomé. Ou encore la raison pour laquelle François Mitterrand, sachant venir sa fin et sphinx jusqu'au bout, demanda pour son dernier repas qu'on lui cuisinât des ortolans, minuscules oiseaux d'une espèce menacée qu'il avala tout entiers, comme il se doit. Ce ne sont là que quelques-unes des nombreuses entrées, appelons-les « documentaires », disséminées dans les quelque cinq cents pages de *Apeirogen*. Comme si à chaque pas le lecteur devait baisser les yeux pour examiner un détail sur le chemin tout en embrassant la scène du regard, faute de quoi la réalité lui échappera.

La construction du roman est également significative. L'effet de miroir n'est pas seulement induit par la narration enchevêtrée de deux destins ; il l'est aussi par le découpage circulaire du livre qui enchaîne des sections généralement brèves (certaines ne font qu'une phrase), dont la numérotation d'abord ascendante jusqu'à la cinq centième décroît après une section pivot portant le numéro 1001, jusqu'à l'ultime section du roman numérotée 1, comme la première. On aurait tort de voir dans cette construction une astuce de romancier intelligent, puisque la vie qui surgit à chaque page contredit cette lecture. On se dit aussi que l'Irlandais Colum McCann, né en 1965, doit s'y connaître un peu en matière de conflits sanglants et de haines recuites. « Si vous divisez la mort par la vie, vous obtenez un cercle » : la phrase revient comme un leitmotiv dans *Apeirogen*, où sont mobilisés Borges, Rumi, Mahmoud Darwich, Einstein, Freud, Hillel l'Ancien, auteur d'une éthique de la réciprocité formulée au I^{er} siècle avant J.-C., et bien d'autres écrivains ayant fait des mots et de la pensée des outils, non des armes. Nécessaire mobilisation.

LE MEMBRE FANTÔME

Il est des pays si improbables qu'ils disparaissent, engloutis dans le fleuve de l'histoire. Pourtant le cadre politique ayant un jour fugacement existé continue de faire sentir sa présence chez leurs ressortissants, tel le membre fantôme d'un patient amputé, même après que le cadre a volé en éclats. La Yougoslavie est l'un de ceux-là, nul ne peut plus en douter en lisant les deux excellents romans de la Croate Dubravka Ugrešić que les Éditions Christian Bourgois ont eu la bonne idée de rééditer en français récemment. Née en 1949 (la Yougoslavie avait alors quatre ans), Dubravka Ugrešić a quitté la Croatie en 1993 pour s'établir aux Pays-Bas, d'où l'universitaire qu'elle est aussi



(spécialiste de la littérature russe) a pu enseigner, écrire et penser loin des haines à caractère ethnique.

Des deux titres réédités, *Le ministère de la douleur* (2004 pour l'édition croate originale) est certainement le plus marqué par l'ironie noire de l'exil, tandis que *Le musée des redditions sans condition* (1998) joue de la mémoire et de la nostalgie comme d'un flûtiau entêtant. Avec un art maîtrisé du récit, tous deux rendent compte de la réalité entremêlée de ces Slaves du Sud superficiellement fédérés sous le maréchal-président à vie Tito et violemment renvoyés, au début des années 1990, à leur cadre croate, serbe, bosnien, macédonien, slovène...

Ne nous y trompons pas : *Le ministère de la douleur* est d'abord le nom d'une boutique d'accessoires sadomasochistes à Amsterdam. Premier décalage. Les hasards d'une connaissance font en sorte que Tanja Lucić, laissée seule à Zagreb après sa rupture avec Goran, est un jour invitée à enseigner le *servo-kroatisch* pendant deux semestres au Département de slavistique de l'Université d'Amsterdam. Ses étudiants ont fui la guerre dans l'ex-Yougoslavie. Tout comme elle, ils sont des convalescents, chacun à sa manière plus ou moins décelable, et pourtant voilà qu'un « nous » se dessine, non pas uniquement quand ils sont en cours, en dépit des clashes ethniques appréhendés, mais aussi à travers leur condition d'exilés *yougos*, traînant avec eux des références qui sont tout sauf insignifiantes (telle marque de chocolat, le terme *camarade*, etc.), sans cesser d'être renvoyés à leur solitude dans le regard que les Hollandais natifs posent sur eux.

Décalage encore : cette « yougonostalgie », comme la théorisent certains. Que signifie « être des nôtres » ? À quels signes reconnaît-on son semblable ? La montée en puissance de jeunes managers globalistes, multiculturalistes, voire demeurés nationalistes, parce qu'elle se fait au mépris de compatriotes moins fortunés laissés à leur sort dans leur trou des Balkans, suffira-t-elle à contrer la malédiction qui semble frapper les peuples de l'ex-Yougoslavie ? Que pèsent les petites littératures écrites dans les langues de l'Europe centrale aux côtés de celles où se sont illustrés Goethe et Dostoïevski ? D'avoir fait partie un jour de l'empire austro-hongrois rend-il les Croates plus européens ? À Amsterdam, Tanja Lucić apprend de ses étudiants autant qu'elle

leur enseigne. Le roman se termine sur une litanie de proverbes empruntés aux cultures slaves. Sagesse et fatalité y font entendre un lyrisme ombrageux, méditatif, hélas parfait.

Pour sa part, *Le musée des redditions sans condition* s'attache aux pauvres clichés des albums de photos de famille au motif que le geste de l'amateur peut parfois, bien que rarement, viser plus juste que le geste du professionnel. Il en va de même des mots de tous les jours. La narratrice se plonge ainsi dans l'album de sa mère, beauté bulgare ayant quitté Varna, en 1946, pour rejoindre dans son pays un marin yougoslave, vite disparu. « La mémoire ressemble tout à fait à une bibliothèque dans le désordre alphabétique, et où l'on ne trouve les œuvres complètes de personne », affirme Brodsky, cité dans le roman. Or chacun peut, chacun doit savoir s'y perdre. ■

APEIROGON

Colum McCann

Traduit de l'anglais (Irlande) par Clément Baude Belfond, 510 p.

LE MINISTÈRE DE LA DOULEUR

Dubravka Ugrešić

Traduit du croate par Janine Matillon
Christian Bourgois, 2020, 266 p. (édition croate, 2004 ; première édition française, Albin Michel, 2004)

LE MUSÉE DES REDDITIONS SANS CONDITION

Dubravka Ugrešić

Traduit du croate par Mireille Robin
Christian Bourgois, 2020, 258 p. (édition croate, 1998 ; première édition française, Fayard, 2004)

